

Postface de l'ouvrage "Discours, identité et leadership présidentiel en Amérique latine"

Sophie Moirand

► **To cite this version:**

Sophie Moirand. Postface de l'ouvrage "Discours, identité et leadership présidentiel en Amérique latine". Morgan Donot, Christian Le Bart et Yeny Serrano. Discours, identité et leadership présidentiel en Amérique latine, sous la direction de Morgan Donot, Christian Le Bart et Yeny Serrano, L'Harmattan p. 227-240, 2017, Discours, identité, et leadership présidentiel en Amérique latine, 978-2-343-11106-3. <http://www.editions-harmattan.fr> . hal-01474669

HAL Id: hal-01474669

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01474669>

Submitted on 23 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Postface à *Discours, identité et leadership présidentiel en Amérique latine*,
Ouvrage sous la direction de Morgan Donot, Christian Lebart et
YenySerano, L'Harmattan, janvier 2017]

L'ouvrage que l'on vient de lire, *Discours, identité, et leadership présidentiel en Amérique latine*, articule les notions de leader et d'identité. Mais sont également convoquées les relations entre sujet et politique, image de soi et image des autres, intersubjectivité et identité, identité et ethos, identité et genre (féminin/masculin), identité et charisme, et enfin ethos et représentation, dans la mesure où la production discursive d'une image de soi, dans le champ politique, est fortement liée aux imaginaires d'une société, donc aux représentations qui la structurent à travers l'histoire, la culture et la mémoire.

Ce recueil pose d'autre part une question méthodologique, inhérente à tout travail sur les discours circulant dans les sociétés contemporaines, et ce sera *l'angle de réflexion* proposée ici. Sur quels observables s'appuyer pour dégager les caractéristiques qui font d'une femme ou un homme politique un(e) « leader » (mot qui n'a pas de féminin morphologiquement marqué), observables ici restreints aux discours prononcés par des acteurs politiques « reconnus » dans l'espace public et/ou à la façon dont les médias les « montrent » et les « commentent » ? Car, quel que soit l'angle disciplinaire par lequel on entre dans le discours des leaders, on se trouve face à une « rhétorique de l'identité », qu'il convient de « penser » à travers l'énonciation du discours identitaire, donc dans une logique « de l'antagonisme et de la différence », dans leurs rapports à la spatialité (l'espace physique / l'espace public) et à la temporalité (le temps court / le temps long de la mémoire), comme le propose, dans une perspective sémiotique, Lamizet (2011).

Cette postface a été conçue en deux moments. Une première partie tend à dégager des questions méthodologiques suscitées par les différentes contributions rassemblées ici : comment les auteurs « se débrouillent » avec des concepts et des méthodes empruntées à différentes sciences humaines et/ou à des théories issues d'aires culturelles diversifiées ? Une seconde partie reprendra une des réflexions abordée lors de la discussion finale du colloque « Être leader en Amérique latine et en Europe. Leader et leadership en

Amérique latine et en Europe »¹ au sujet de la transversalité des études de discours dans les sciences humaines et sociales.

Comment le discours construit l'identité des leaders...

C'est ce que montre l'étude des discours prononcés par deux leaders des Caraïbes anglophones (Jessie Duval), qui emprunte à la sociologie politique la définition du leader, de même que les notions de rôle et de statut. Mais pour analyser les discours prononcés « dans des circonstances politiques propices aux appels identitaires », ce travail relève d'une approche argumentative qui met au jour la transformation de *l'ethos individuel* du leader en *ethos collectif* du groupe, et ses conséquences sur l'identité collective ; et pour montrer comment le leader politique est conduit à alterner les figures (celle de l'autorité, celle du porte-parole du gouvernement, celle de militant), il emprunte des « observables » à un travail de description linguistique (Pochard), qui rapporte les formes pronominales de la personne aux différentes expressions nominales désignant les acteurs sociaux inscrits dans le fil du discours.

C'est également à partir d'un emprunt similaire (les travaux de Kerbrat-Orecchioni), que Donot (2014) décrit les marques pronominales et nominales de *la relation interpersonnelle* entretenue par deux présidents post-péronistes argentins avec leurs publics, en les rapportant à la notion de *classes de destinataires*, auxquelles le leader s'adresse, parfois successivement et différemment, ce qui contribue *in fine* à la construction de *l'ethos* du leader.

Plusieurs contributions « féminines » s'interrogent sur les formes des discours de femmes politiques devenues présidentes après la fin des dictatures en Amérique latine (Chili, Argentine, Brésil).

L'une d'elles (María Alejandra Vitale) s'attache à montrer les apports de deux traditions rhétoriques, la théorie francophone qui s'inscrit dans la tradition gréco-latine et la rhétorique constitutive développée dans des pays anglophones, pour mettre au jour la construction discursive d'un « leadership féminin » : y aurait-il un « ethos féminin » et/ou « *a feminine style* » (au-delà des rôles d'épouse, de mère, etc. traditionnellement attribuées aux

¹ Animée par W. Emediato, professeur à l'UFMG au Brésil et moi-même.

femmes) ? Questions qui restent à creuser sans doute au-delà des traces de *conversationalisation* (Fairclough) qu'on remarque chez les femmes politiques, d'autant que certains hommes politiques auraient tendance à incorporer ces formes d'un *ethos féminin*... Cela conduit à s'interroger sur « la force performative » d'un leadership politique, qui pose, au-delà de *la voix* comme dispositif de genre binaire, la question des différences langagières féminin/masculin.

Fairclough (et donc la *Criticaldiscourseanalysis*) est également convoqué pour analyser les discours de Cristina Fernández Kirchner, femme politique élue au sommet de l'État argentin (Sara Isabel Pérez). Quel rôle jouent les identités de genre dans les stratégies de présentation de soi d'une femme politique ? Une approche dialogique et sociale est ici proposée : après une période de *monoglossie*, ce sont les différentes voix présentes au fil du discours de la présidente, donc l'apparition de discours hybrides et la mobilisation des ressources caractéristiques de la conversation en face à face, qui manifestent un changement dans l'ethos de Cristina Kirchner. Mais sont également convoqués d'autres approches, en particulier le travail de Charaudeau sur *l'ethos* et ses notions associées (*crédibilité, identification, compétence*...), ainsi que des travaux sur l'Histoire de l'Argentine, et même l'histoire individuelle de la présidente (femme politique, femme de président, présidente, veuve...) afin d'« expliquer » la particularité de son *positionnement identitaire*.

Deux contributions empruntent davantage à des travaux français (Pêcheux, mais aussi Courtine, Corbin, Maingueneau) pour mettre au jour la représentation que les médias construisent d'une femme « leader ». L'une d'elles (Denise Witzel), qui s'appuie également sur les études de genre (Coulomb-Gully, Rennes, en France), s'interroge sur l'image de « virilité » véhiculée par des photos, des affiches et des portraits discursifs de Dilma Rousseff, présidente élue et réélue au Brésil : son surnom (« dame de fer ») est ici associé aux images construites par le discours de presse et les couvertures de magazines à partir de faits actuels (*coraçovalente* sur une affiche électorale), mais aussi d'événements relevant d'une *mémoire collective*, par ex. l'évocation du passé de la présidente, militante, arrêtée, torturée sous la dictature. Une autre auteure (Gláucia Laura) analyse l'image discursive de Dilma Rousseff, que la presse imprimée et en ligne construit, à partir des énoncés « détachés » (généralement brefs, extraits d'un article et/ou issus

de ses déclarations lors de la Coupe du monde de football 2014), et réinsérés comme titre, ou intertitre, ou légende de photos, croisant ainsi ces *phrases sans texte* (Maingueneau) à la notion d'éthos (Charaudeau, Maingueneau). L'hypothèse est que ces énoncés, que les médias choisissent de « détacher », construiraient *in fine* une « sorte d'*anti-ethos* de leader » : *un ethos de superficialité*.

Ces travaux sur les relations entre éthos et identité des femmes comme des hommes politiques, et/ou la façon de les représenter, devraient conduire à s'interroger sur l'éthique du chercheur : dans quelle mesure n'est-on pas influencé par la représentation de *l'éthos préalable* (Amossy) auquel on est exposé à travers les médias et les livres politiques, ainsi que par les déclarations des adversaires et concurrents ? Comment évacuer, lorsqu'on est chercheur et qu'on étudie les discours de leaders politiques, la représentation qu'on a construite, en tant que citoyen ordinaire (à travers les médias, les livres politiques – voir Ch. Le Bart, 2012, et aujourd'hui les réseaux sociaux) des leaders politiques dont on étudie les discours ?

Les discours d'investiture, qui relèvent d'un genre de discours particulier, font ici appel à différents courants des études de discours de l'espace européen.

Le recours au traitement informatique, qui constitue un moyen d'objectivation², est au centre d'un travail de comparaison sur les discours d'investiture de deux présidents successifs en Colombie (Henry Hernández Bayter) : les différences thématiques mises au jour par l'analyse lexicométrique (mots, segments répétés, formules) sont ici articulées à *l'éthos discursif*. Ainsi l'image du leader se construit non seulement à travers celle qu'il donne de lui-même mais également à travers les mots et les cotextes qui rendent compte de l'image qu'il donne de ses *destinataires*, ici le peuple colombien, participant ainsi à la construction d'une *identité colombienne*, mais de manière différente : « montrer la souffrance du peuple colombien à cause de la violence » et justifier « une politique de la peur d'un ennemi commun » (chez Uribe Vélez), « justifier

² Très présent dans les travaux de D. Mayaffre sur les discours des présidents français.

une politique de la paix » et « l'apaisement des conflits » par la négociation et le développement de l'économie » (chez Santos). Cette volonté de construire l'unité du peuple colombien s'appuie également sur *une mémoire* partagée, qui fait appel à des *imaginaires* historiques chez le premier, alors que le second la rapporte davantage à *l'espace territorial* (le pays, la terre). Ainsi la lexicométrie permet de mettre au jour des ressemblances et des différences dans la construction d'une identité nationale.

L'effacement du passé *vs* la mémoire de la lutte contre les dictatures sont au centre d'un travail sur les discours des leaders politiques de l'après-dictature (Israël de Sá) : au Brésil, les discours d'investiture de Cardoso et Rouseff oscillent entre le dit et le non-dit, l'évocation de la lutte armée ou le silence. Ce travail s'inscrit explicitement dans un courant de l'analyse du discours française autour du concept d'interdiscours (Pêcheux) retravaillé en *mémoire discursive* (Courtine), et articulé aux *formations discursives* (Foucault), ainsi qu'aux *régimes d'historicité* (étudiés plus récemment par Hartog en histoire). Comment ces deux leaders, élus présidents à quinze ans d'écart, et dont l'histoire individuelle est différente (« un » professeur de sociologie *versus* « une » ancienne partisante de la lutte armée), tentent-ils de « *dire la dictature* » dans leurs discours d'investiture ? Comment expliquer les raisons de leur propos ? Quels rôles jouent les politiques de remémoration et leur retentissement dans le monde médiatique et culturel ?

On pourrait rapporter ces questionnements à la notion de *devoir de mémoire*, mobilisée actuellement en Europe à propos de la seconde guerre mondiale, et devenue l'objet d'étude d'une thèse récente en histoire (Ledoux, 2014), et convoquée également pour expliquer l'usage différent du passé par deux leaders post-péronistes en Argentine dans une thèse en science politique (Donot 2014).

Deux autres contributions posent implicitement des questions d'articulation entre des concepts et des méthodes venus d'horizons différents, ne serait-ce qu'à travers les usages du mot « discours » : objet théorique pour certains, qui s'inscrivent dans le sillage de Pêcheux, objet concret lorsqu'on tente de comparer « le discours » prononcé devant l'Assemblée des Nations Unies en 2013 par José Mujica, président uruguayen, aux « discours » prononcés au moment de sa prise de pouvoir en Uruguay, pour

Madgalena Schelotto, qui s'inspire d'une méthode mise au point en Espagne par Rodriguez de la Heras). Il importe alors de distinguer le moment et le lieu où le discours est « dit » (l'événement de parole, un fait historique « concret ») à la fois du sens qu'il prend lorsqu'on le replace dans la chronologie de l'histoire du pays et de ce qu'il signifie dans l'histoire individuelle de l'orateur. Une analyse de contenu des « formes de régulation du pouvoir » que l'orateur entretient avec ses différents auditoires tend à montrer comment « l'image » internationale de Mujica a modifié « le regard qu'on lui portait avant », dans son pays, en raison d'un imaginaire lié à son passé d'ancien guérillero et à sa personnalité (voire son *look*) « atypique » chez un président.

Le conflit engendré par la spoliation des terres en Colombie peut être rapporté aux représentations construites par la métaphore, considérée ici comme une « ressource », pour Neyla Pardo, qui travaille sur la presse en ligne. Ainsi des énoncés métaphoriques, comme « le véritable miracle d'alchimie politique » ou « l'hymne de la réconciliation », s'attachent à construire une image de *l'agir politique*, donc *de la figure*, du président, ce qui permet d'« oublier » l'action des agents qui ont participé aux spoliations. Mais ce qui ressort de l'analyse proposée, ce sont là encore, au-delà des travaux de Lakoff et Johnson sur la métaphore, les apports de différentes disciplines, ici dans l'étude des rapports entre *pouvoir*, *discours*, *identité* (Butler, par exemple).

En se centrant sur « la voix », la prosodie, les propriétés vocales et les pratiques articulatoires, de la parole politique du candidat Lula à la présidence du Brésil, en particulier lors de débats médiatiques, en cherchant à percevoir le rôle de cette voix dans *le charisme* qu'on lui reconnaît, y compris dans les médias, la contribution stimulante de Carlos Pioveziani contribue à renouveler l'analyse du discours des leaders. Car ces travaux gagneraient à s'étendre aujourd'hui aux réalités non strictement linguistiques de la parole politique contemporaine (l'oralité, la gestualité, la corporalité, les rapports à la technologie numérique dans les discours monogérés comme dans les entretiens, les débats, les forums), et dont on peut mesurer l'intérêt dans les recherches sur l'image du leader et la reconnaissance d'un leadership. Cela devrait conduire à poursuivre ces analyses du côté des émotions et de leur inscription linguistique et discursive, ce qui ne relève pas du seul langage

verbal mais également de la prosodie, du ton, du rythme, du geste dans leurs relations au verbal, ainsi que du côté des objets de l'environnement audio-visuel et numérique, interactions qui contribuent à modifier, à mon sens, les représentations de la parole politique actuelle, comme peut le faire la prise en compte de données socio-langagières comme *la médiatisation, l'individualisation, la peopolisation* des leaders politiques (Donot et Emediato 2015).

L'intervention de différentes sciences humaines est ici manifeste (histoire, philosophie, science politiques, sciences du langage, sociologie...), mais il reste encore à « penser » et à « travailler » leur articulation. Car si les textes réunis ici font la part belle au(x) discours, ce choix mérite d'être discuté au prisme des notions d'inter-, de trans-, ou de pluri- disciplinarité, et des sens qu'on donne au mot « discours » : un sens « concret » (faire un discours, un beau discours, un discours d'investiture) ou le sens théorique que Pêcheux lui avait donné en France dans les années 1970 (Maldidier 1990, 1993) ?

Le discours : une approche « transversale aux sciences humaines » ?

Née une vingtaine d'années avant la *Critical Discourse Analysis* (qui s'est formée autour de van Dijk, Fairclough, Wodak, entre autres, en Europe du Nord au début des années 1990), désormais bien présente, en Amérique latine³, l'analyse du discours dite « française », toujours présente en Amérique latine, se caractérise dès l'origine par son ancrage dans les sciences humaines, en particulier dans l'histoire (Braudel, de Certeau), la philosophie (Althusser, Foucault), la psychanalyse (Lacan). Mais le travail sur la langue (les mots, les constructions, l'énonciation) gardait une place centrale, parfois un peu oubliée, constituant de fait un moyen d'objectivation, une sorte de « garant » pour ses promoteurs, qui ne cachaient pas leur militantisme politique. Aujourd'hui, sans se référer forcément à celui-ci, certains jeunes chercheurs restent attachés à la fois au rôle du langage et à la mise au jour des idéologies dans les discours politiques et/ou médiatiques, et

³ Voir pour leur réception dans la culture francophone, la thèse de Petitclerc (2014), ainsi que *Semen* n° 27, (Petitclerc et Schepens en ligne).

tendent de revisiter ces courants des années 1970 (Née et Veniard 2012, Richard, Hailon et Guellilédés 2015).

Les deux courants principaux à l'origine de l'ADF (Mazière 2005) ont souvent pris pour « objet » l'analyse de discours politiques, comme l'attestent la liste des premiers numéros des revues *Langages* et *Langue française* (années 1970) :

– Celui qui s'est formé autour de J. Dubois, qui a pour origine la thèse qu'il avait soutenue sur le vocabulaire politique et sociale au moment de la Commune de Paris (Dubois 1962), et qui s'est constitué lors d'un colloque de lexicologie politique fin avril 1968, entérine le développement des théories de l'énonciation et met l'accent sur l'importance du cotexte morpho-syntaxique dans la mise au jour du sens en discours (Dubois 1969).

– Celui, davantage connu à l'étranger, surtout au Brésil, qui s'est formé autour de M. Pêcheux, pour qui le discours est un objet théorique, se réfère davantage à Althusser pour les questions d'idéologie et à Lacan pour les « oublis », conscients ou inconscients, que le discours révèle... Car pour Pêcheux « le sujet n'est pas la source du sens, le sens se construit dans l'histoire, à travers le travail de la mémoire, l'incessante reprise du déjà-dit » (Maldidier, dans Pêcheux, 1990 : 89).

À partir des années 1980, les théories du texte, du discours et des interactions, bénéficiant de l'apport de théories souvent venues d'ailleurs (ethnographie de la communication, ethnométhodologie, linguistique textuelle, dialogisme du Cercle de Bakhtine, théories de l'argumentation, analyses critiques...), ont contraint à re-visiter l'approche du discours et à re-penser de nouvelles épistémologies (Paveau 2012). Il s'agit alors de reconnaître les « vertus » des théories « voyageuses », comme le dit F. Cusset à propos de l'impact des théories des philosophes français aux États-Unis :

« Si elles perdent en quittant leur contexte d'origine une partie de la force politique qui y motiva leur irruption, ces « théories voyageuses » [...] peuvent aussi gagner à l'arrivée une puissance nouvelle. Cette puissance tient aux déblocages qu'autorisent les théories recomposées, à l'énigme des décalages intellectuels féconds, entre les champs d'origine et d'accueil, qui sont rarement homologues. » (Cusset 2005 : 21-22)

D'autre part, si on assiste à partir des années 1970-80 à un essor des disciplines de sciences humaines, et à une diversification des disciplines (comme par exemple en France la création de cursus en sciences de l'information et de la communication et l'extension de formations spécialisées en économie, en histoire, en sociologie, en sciences de la communication, en sciences du langage, en science politique, etc.), c'est dans ces nouvelles perspectives qu'on peut « reformuler » *la transversalité* des études de discours (*discoursestudies*) en sciences humaines, à partir de concepts empruntés à des théories parfois venues d'ailleurs.

En posant ainsi la question, on se place du côté de la science (et non plus seulement des disciplines), et du côté des épistémologues, en particulier ceux des sciences humaines.

Sans remonter jusqu'à Descartes, on peut s'en tenir à Durkheim et à Piaget, dont la vision dépasse le cadre d'une discipline, et bien sûr à Bachelard sur la formation de l'esprit scientifique. Plus récemment, on peut emprunter à Granger (1993) la distinction qu'il fait entre « la science » et « les sciences », à Stengers (1990) sa description des « concepts nomades », à Berthelot (1990) ce qu'il nomme « l'intelligence du social », et à un philosophe de la connaissance Benoist (2010) sa définition des « concepts »... Cela constitue pour moi un arrière-plan conceptuel (il y en a évidemment d'autres comme celui que nous reprenons partiellement ci-après⁴), qui permet de réfléchir à la transversalité du discours.

Ainsi si la pluridisciplinarité se vit comme une rencontre autour d'un thème commun entre chercheurs de diverses disciplines, chacun conservant la spécificité de ses concepts et de ses méthodes, comme on peut le voir lors de colloques centrés sur un objet transversal (l'événement, les représentations, l'imaginaire, l'ethos, le charisme, l'identité, l'insécurité...), l'interdisciplinarité se pratiquerait à travers des transferts et des échanges de connaissances, d'analyses, de méthodes entre deux ou plusieurs disciplines, alors que la transdisciplinarité référerait à des savoirs savants qui parcourt plusieurs sciences sans se soucier des frontières.

⁴ Dossier « Qu'est-ce que la science ? » dans la revue *Sciences humaines*, n°11, 1991, p. 6-21.

Si l'on s'en tient aux pratiques disciplinaires du discours, on retient les travaux de Darbellay, spécialiste suisse de ces questions, qui, lors d'un colloque de doctorants à la Sorbonne nouvelle en juin 2012, expliquait à quel point le discours est un objet complexe (en raison de la complexité des textes, et des phénomènes d'intertextualité et de transtextualité qui les traversent), d'où il concluait que seule l'interdisciplinarité permet une production de connaissances nouvelles « mutantes » du point de vue disciplinaire. D'autant qu'on assiste à une complexité croissante des pratiques discursives elles-mêmes, due aux développements de la technologie discursive (au sens de Paveau 2006).

Du côté des études de discours, chacun semble développer un point de vue centré sur ses propres préoccupations. C'est en tout cas ce qui m'est apparu à la lecture de quelques textes récents :

– Ainsi, Mayaffre (2006), commentant l'ouvrage de Darbellay(2005), regrette que ce dernier reste « silencieux sur la notion de corpus », parce que « la linguistique de corpus », dit-il, milite pour un traitement transversal. Mais cela risque de renvoyer le discours à une méthode, voire une technique, au service des sciences humaines et sociales et de lui enlever ses dimensions théoriques.

– Burger (2008) s'interroge sur l'opportunité d'une nouvelle sous-discipline qui, entre sciences du langage et sciences de la communication, s'intitulerait « linguistique des médias », à côté de la sociologie des médias, du droit des médias, de l'histoire des médias, etc. Mais « les médias », est-ce en soi une science ? ou un objet d'étude commun à différentes sciences humaines ? D'où le retour à la question de l'objet partagé... sur lequel travailleraient plusieurs sciences humaines.

– Charaudeau (2010) place sa réflexion à un autre niveau, là où on fait « l'effort d'articuler entre eux les concepts, les outils et les références de différentes disciplines », privilégiant ce qu'il appelle « une interdisciplinarité focalisée », c'est-à-dire « la mise en regard de deux disciplines », « répétée de discipline en discipline », par exemple autour de notions comme l'identité, la représentation, l'imaginaire, qui semblent bien, on l'a vu ici, des objets d'étude transversaux à plusieurs sciences. Par ailleurs, « le recours nécessaire à d'autres disciplines pour l'interprétation », qu'il préconise, pose la question des lieux de leur intervention aux différents moments d'une recherche (voir *infra*).

À côté de cette interdisciplinarité « focalisée » (qui transparait dans l'ouvrage collectif édité par J.-C. Soulages, 2015, entre sciences du langage et sciences de la communication), certaines dénominations de discipline revendiquent un double rattachement, comme par exemple la sociologie politique, la philosophie politique, l'histoire politique, et la sociolinguistique (appelée un temps « linguistique sociale » en France). Pour prendre cette dernière à titre d'exemple, si Boutet et Maingueneau (2005) préconisent avec raison d'explorer en premier lieu ce que cela implique dans les actes et dans les pratiques, Blanchet (2011) s'interroge sur la notion d'interdiscipline, parce qu'il la trouve estimée « stigmatisante », du point de vue institutionnel.

Mais n'est-ce pas justement le découpage institutionnel des disciplines, chacune ayant leurs propres instances d'évaluation, qui bloque l'ouverture aux autres, en France en tout cas ? À l'intérieur même des sciences du langage, il existe une opposition fortement marquée entre une vision monodisciplinaire, qui conduit à une hyperspécialisation scientifique, et la nécessité épistémologique d'une vision transversale, qui voudrait dépasser un éclatement et un morcellement des connaissances⁵. D'où une tendance manifeste à s'en tenir au mieux à deux disciplines scientifiques connexes (voir *supra*), comme le proposait déjà Durkheim, dans l'introduction au volume 1 de *l'Année sociologique* :

« Susciter des historiens qui sachent voir les faits historiques en sociologues, ou ce qui revient au même, des sociologues qui possèdent toute la technique de l'histoire, voilà le but qu'il faut poursuivre de part et d'autre. À cette condition, les formules explicatives de la science pourront s'étendre progressivement à toute la complexité des faits sociaux au lieu de n'en reproduire que les contours les plus généraux. » (cité dans la revue *Sciences Humaines*, op. cit., p. XX).

Vision qui aujourd'hui peut paraître utopique tant les théories, les méthodes et les techniques se sont à la fois spécialisées et multipliées à l'intérieur d'une même « science », d'autant que ce qu'on tend à inclure dans les sciences humaines ne cesse de croître (si l'on en juge par les deux dictionnaires spécialisés parus en

⁵ Cela ne semble pas le cas en Amérique latine, où le cloisonnement paraît beaucoup moins marqué, alors qu'en France l'existence d'un organisme national (le CNU), chargé de l'évaluation des dossiers des enseignants-chercheurs par leur pairs réunis par sections disciplinaires séparées n'encourage pas les jeunes chercheurs à pratiquer l'interdisciplinarité.

France récemment⁶), et que la mondialisation et la facilité des échanges scientifiques impliqueraient que l'on soit rapidement au courant des travaux produits partout dans le monde.

On reprendra ici le point de vue d'un épistémologue de la science, G.-G. Granger. Dans un ouvrage sur « la Science et les sciences », il s'interroge sur les visées de la connaissance scientifique, (1993 : 41-52), et cela peut constituer une base de réflexion pour savoir où, quand et comment faire intervenir les données empruntées aux disciplines connexes.

Il ne peut exister, pour lui, « *des* » méthodes scientifiques, mais « *un* esprit et un seul type de visée proprement scientifique, ce qui constitue l'unité de la science » (1993 : 45). Il s'emploie de ce fait à caractériser les trois traits principaux de cette visée :

– Si le premier est celui de la réalité (au sens philosophique du terme), cela ne veut pas dire qu'on vise à définir la réalité mais les représentations de la réalité : ainsi, analyser les discours, c'est essayer de comprendre comment le langage vise à représenter le monde et la société et par suite à mieux comprendre le monde.

– Le deuxième trait me paraît particulièrement important dans le domaine des sciences humaines, car il s'attache à distinguer la science des savoirs techniques : « la science vise des objets en vue *de décrire et d'expliquer*, non directement d'agir ». En ce sens la science sert en premier lieu à comprendre le monde, non pas à agir sur lui : le premier résultat visé est « la satisfaction de comprendre, nullement d'agir » (1993 : 47).

– Le troisième trait d'une visée scientifique de connaissance, c'est « *le souci constant de critères de validation* » (1993 : 47). Mais valider un fait ne peut se faire à travers l'observation d'un seul événement, et

⁶Le *dictionnaire des Sciences humaines* paru aux PUF en 2006, qui liste sur sa page de couverture les domaines qu'il aborde, préfère parler de linguistique que de sciences du langage et ne comporte pas d'entrée « discours », même si la dizaine de « linguistes », qui ont participé aux définitions relèvent davantage de la philosophie du langage, de la sémiologie, de la sémantique, de la rhétorique ou de la sociolinguistique : *anthropologie, droit, économie, géographie, histoire, linguistique, philosophie, politique, psychanalyse, psychologie, sociologie...* Quant au *Dictionnaire des sciences humaines* paru aux Éditions Sciences humaines en 2008, qui donne quelques indications en fin d'ouvrage sur les disciplines concernées, il inclut également la « linguistique » et non les « sciences du langage », même s'il explique en conclusion de l'entrée « linguistique » l'existence d'un autre terme et les implications de la distinction (alors que l'on trouve par ailleurs « sciences cognitives », « sciences de l'éducation », « sciences de l'information et de la communication », « sciences politiques » à la suite des disciplines traditionnelles comme l'anthropologie, la démographie, l'économie, la géographie, l'histoire, la linguistique, la philosophie, la psychanalyse, la psychologie, la psychologie sociale).

cela dépend d'une interprétation « réglée », à l'intérieur d'une théorie explicite, et sans doute est-ce ce qui manque parfois aux sciences humaines, domaine où la validation s'avère plus délicate.

Ainsi, dans les études sur les discours des leaders, il ne s'agit pas de s'arrêter à la seule description des formes langagières de l'ethos discursif, ou des relations interpersonnelles, ou des pratiques articulatoires, voire de l'émotion et du charisme, ou à des formes d'inscription de la mémoire... Il s'agit davantage de chercher des explications à la présence, la distribution et la combinaison de ces formes sémantiques/sémiotiques au fil du discours, et de chercher « des raisons » du côté de l'histoire, de l'économie, de la politique, de la philosophie, de la sociologie... C'est l'objectif de l'analyse du discours telle que je la conçois, et sur laquelle peuvent s'appuyer, lorsqu'ils travaillent sur la communication, des politistes, des historiens, des sociologues... s'ils estiment que cela peut répondre à leur visée scientifique, de même que des spécialistes du discours empruntent des théories et des concepts à d'autres sciences humaines pour préciser leur objet d'études, pour problématiser leurs hypothèses et pour « expliquer » (au sens scientifique de cet acte de langage) les différences et les ressemblances, par exemple entre des discours de leaders qui sont issus des mêmes espaces et/ou des mêmes moments de l'histoire.⁷

Finalement, dans des travaux de sciences humaines centrés autour d'un mot importé, donc d'une notion empruntée et re-visitée dans la culture scientifique d'importation, par exemple celle de « leader », on peut prendre, entre autres, comme objet d'investigation « les discours » des leaders. Les concepts et notions des études de discours interviennent alors lors du recueil et de l'observation des données (parce qu'on devient « leader » à travers les paroles qu'on prononce et la manière de se montrer), mais également dans l'explication de la présence/absence de certains traits qui définissent les leaders en tant qu'acteurs sociaux, ce qu'on met au jour à travers les discours que tiennent les leaders

⁷ En revanche, lorsqu'on demande aux analystes de discours, et souvent aux spécialistes d'argumentation, des conseils pour juger de l'argumentation d'un leader ou pour apprendre à mieux argumenter, on n'est plus dans la science mais dans l'application. Ce qui est tout autre chose.

politiques ou les représentations que les médias donnent de ces leaders et de leur discours.

Mais les concepts de leader et de leadership restent en soi des objets théoriques, qui sont encore à définir, chacune des sciences humaines convoquée contribuant à les éclairer à sa manière. Étudier les discours reste aujourd'hui un moyen parmi d'autres de travailler ces concepts, en particulier si on fait appel à de nouveaux objets du discours (la voix, la gestualité, la corporalité, le genre, l'émotion, les relations aux objets et à l'environnement), et à des méthodes d'investigation complémentaires, comme par exemple à l'ethnologie de la communication : l'entretien avec les acteurs eux-mêmes, la façon dont ils se voient, ou dont ils voient leur discours, qu'il s'agisse des leaders eux-mêmes ou de ceux/celles qui les mettent en scène, en particulier les journalistes politiques de la presse imprimée, télévisuelle ou numérique.

Sophie Moirand,
Université Sorbonne nouvelle, Sorbonne Paris Cité.

Références bibliographiques

- Amossy Ruth (dir.), *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Genève, Delachaux-Niestlé, 1999.
- Amossy Ruth, « L'éthos et ses doubles contemporains. Perspectives pluridisciplinaires », *Langage & Société*, n° 149, 2014, p. 13-30(dossier Éthos discursif dirigé par YanaGrishpun).
- Benoist Jocelyn, *Concepts. Introduction à l'analyse*, Paris, Cerf, 2010.
- Berthelot Jean-Michel, *L'intelligence du social*, Paris, PUF, 2001
- Blanchet Philippe, « La sociolinguistique est-elle une "interdiscipline" ? », *Tranel*, n° 53, 2011, p. 13-26.
- Boutet Josiane et Maingueneau Dominique, « Sociolinguistique et analyse du discours : façons de dire, façons de faire », *Langage & Société*, n° 114, 2005, p. 15-27.
- Burger Marcel(dir.), *L'analyse linguistique des discours médiatiques*. Laval, Éditions Nota Bene, 2008 ;
- Charaudeau Patrick, « Pour une interdisciplinarité 'focalisée' dans les sciences humaines et sociales », *Questions de communication* n°17, 2010, p. 195-122.
- Cusset François, *French Theory. Foucault, Deleuze & Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, Paris, La Découverte, 2003.
- Darbellay Frédéric, *Interdisciplinarité et trans-disciplinarité en analyse du discours. Complexité des textes, intertextualité et transtextualité*. Genève, Slatkine, 2005.
- Donot Morgan, *La pratique discursive post-péroniste, au fondement d'une nouvelle identité partisane ou nationale*, thèse en science politique, Université Sorbonne nouvelle, 2014.

- Donot Morgan et EmediatoWander, « La construction de la figure des leaders. Ethos, identité et charisme en perspective comparée », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, 2015 [En ligne]
- Dubois Jean, *Le vocabulaire politique et social en France de 1869 à 1872*, Paris, Larousse, 1962.
- Dubois Jean, « Lexicologie et analyse d'énoncés », *Cahiers de lexicologie* n°15, 1969, p. 286-302.
- Granger G.-G. (1990) : *La science et les sciences*. Paris, PUF.
- Hailon Fred, Richard Arnaud et Sandré Marion (dir.), *Le discours et la langue 3.1 : Le discours politique identitaire*, Editions EME, 2011.
- Lamizet Bernard, *Le langage politique. Discours, Images Pratiques*, Paris, Ellipses, 2011.
- Le Bart Christian, « Le livre comme instrument de présentation de soi des personnalités politiques », dans Donot Morgan, Rodriguez Darío, Serrano Yeny (dir.), *Leaders et leadership dans les démocraties contemporaines*, Strasbourg, Presses universitaires, 2016, p. 149-160.
- Ledoux Sébastien, *Le temps du « devoir de mémoire » des années 1970 à nos jours*, thèse de doctorat en histoire, Université Paris 1, 2014.
- Maldidier D. et M. Pêcheux (1990) :
- Mayaffre Damon, « Frédéric Darbellay – Interdisciplinarité et trans-disciplinarité en analyse du discours. Genève : Slaktine, 2005 », *Corpus*[En ligne] 5/2006, mis en ligne le 27 août 2007, <http://corpus.revues.org>
- Mayaffre Damon, *Mesure et démesure du discours de Nicolas Sarkozy (2007-2012)*. Paris, Les Presses de Sciences politiques.
- Mazière Francine, *L'analyse du discours*, Paris, PUF, 2005.
- Moirand Sophie (2013) : « Le dialogisme : de la réception du concept à son appropriation en analyse du discours », dans les *Cahiers de praxématique* 57, en ligne.
- Née Emilie et Veniard Marie (2012) : « Analyse du Discours à Entrée Lexicale (ADEL) : le renouveau par la sémantique ? », dans *Langage & Société* 140, p. 15-28.
- Paveau, Marie-Anne (2006) : *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*. Paris, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Paveau, Marie-Anne éd. (2013) : *Textes, discours, interactions. Nouvelles épistémologies*, *SEMEN* 34. En ligne sur revues.org
- Paveau, Marie-Anne, Pradeau, C. et Soberman, P. (dir.), *Le concept de mémoire. Approches pluridisciplinaires*. Paris, l'Harmattan, 2011
- Petitclerc Adèle, *Le postulat critique au cœur de l'analyse du discours*, thèse de doctorat, université de Franche-Comté, 2014.
- Petitclerc Adèle et Schepens Philippe (dir.), *CriticalDiscourseAnalysis 1. Les notions de contexte et d'acteurs sociaux*, *SEMEN* 27, 2009. En ligne sur revues.org
- Richard Arnaud., Hailon Fred et GuellilNahida (dir.), *Le discours politique identitaire dans les médias*, Paris, l'Harmattan, 2015.
- Soulaiges Jean-Claude (dir.), *L'analyse de discours. Sa place dans les sciences du langage et de la communication*, Hommage à Patrick Charaudeau, Presses universitaires de Rennes, 2015.
- Stengers, Isabelle (dir), *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*. Paris, Éditions du Seuil, 1987.

